

Intervention



Projectile doux

Daniel Guimond

Numéro 14, février 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guimond, D. (1982). Projectile doux. *Intervention*, (14), 22–23.

PROJECTILE DOUX



mais;

revenir au papier pour s'assurer que tous les neurones restent dans la même enveloppe alors que la langue s'incruste sous la peau comme des signes passent tout en nous traversant cette même langue est celle qui revient le plus souvent en insistant sur les circuits imprimés de la mémoire sans vraiment vouloir contre le désir immédiat en permanence d'un seul trait.

pris au centre pris j'adopte mes couleurs de guerre

j'examine d'autres choix sur le petit écran dans mon cerveau qui m'occupe dérisoirement à perte de temps se r'infiltrer à l'intérieur de sa propre production polymorphe derrière les secrets du corps y revoir chaque plan se succédant arbitrairement sans risquer quoi que ce soit ta peau contre la mienne puisque c'est de cela qu'il s'agit en hors champ la ressemblance impeccable de cette excitation maniaque une fois de plus en surface beaucoup de choses demandent exigent trop de temps et le travail fantomatique dans les recoins en lumière

toute cette physicité entre nous est beaucoup plus profonde que le dictionnaire liée à son signal les fissures passent du cadre au tissu langagier la peau en émulsion le discours sectionné vite vite qu'on meurt qu'on baise qu'on baise mais moi je meurs peau spasmes entre nos gestes les plus calculés personne ne s'y méprend ne s'y égare je ne cherche jamais très longtemps c'est la langue en perdition qui me ramène toujours systématiquement au même point sans la forme d'un corps défini sans la sexualité qui submerge les problèmes vers d'autres séquences analogues mais plus viscérales du même scénario sans garantie tu te colles et certaines adéquations résistent à moins que tu décides tout d'un coup

de ne plus partir c'est mieux que toujours devoir revenir ou arriver malgré l'aspect défait des biographies qui se font par défaut nous y arrivons ne t'inquiètes pas à la fois simplement mais sûrement qui déconnecte aussi le recadrage est normal pour les intensités quotidiennes des liens nous traversent et nous suspendent le temps d'y croire et on y est complètement désarmé les yeux ne voient pas plus clair que des yeux

confiné à y perdre beaucoup plus puisque toutes ces impressions sont irrégulières et spasmodiques elles nous encadrent j'écoute attentivement le bruit crissant de pneus contre asphalté la fuite intenable d'images visées contre des pages bourrées de notes illisibles aperçues les mots s'exécutent comme durée comme attente comme un autre prétexte finalement cela ou les bras autour de mon cou reptilien ma peau rugueuse à l'épreuve des jours les banalités quotidiennes s'emparent derrière la voix qui tremble nécessairement

même si je ne suis pas là au complet quelquefois je parle parle parle en trouvant le peu de temps qu'il faut pour effectuer les opérations nécessaires je cherche encore une porte mais de l'intérieur tout est trop clair mon corps étant tout ce qui me reste moi naturellement je n'y tiens plus ce qui nous attend nous surveille je le fixe droit devant dans les yeux je l'efface à force de disparaître

quand on écrit on dispense des germes on peut estimer qu'on dispense une sorte de semence et que par conséquent on est remis dans la circulation générale des semences

C'est toujours le moment de remonter dans le temps par chocs à travers une écriture en perdition après toutes les journées sans nuits en manque absolu je m'éloignais encore une fois

du papier afin d'y revenir m'y déjecter humidement nous atteignons les simulacres à force d'y penser on finit par y croire s'y laisser dériver après tant d'applications et les formules magiques qu'on oublie les dentiers et une certaine odeur qu'on remarque au creux des hanches permises au maximum j'y laisse je m'évacue lentement des couches tranchantes du réel à la hauteur du regard le plus intense qui soit / j'examine ma main qui défile le long des pages blanchies par l'attente de cette chaleur qui communique entre nos cerveaux portables surtout s'il s'agit d'entreprendre de nouveaux désordres mais le calme me respire me déjecte de temps en temps par effraction mais quand on est prêt à s'y faire pour se rendre c'est tout comme quand tu me répètes qu'il te le faut soumis sans crainte aux désirs qui défilent entre nos regards étonnés de s'y laisser enfermer et cette cage que nous construisons pour nos désirs les plus liés et loitains par moments je retiens tout et pour quoi pas si c'est cela qui nous transporte allons-y n'en revenons plus attends-moi encore un peu

À SOIR / SI J'ME TUE

il n'y a pas de forme de cette fiction qui tend la main pour faire rejoindre les deux bouts c'est pour s'y faire une peau une couche de survie qu'on articule ces mots encoloris entre nous ces mots d'un passé trouble d'une issue à remous si j'opte pour l'oubli c'est la mémoire qui m'engouffre dans les pertes biographiques les plus soudaines

dans mon ventre qui hurle qui se tord de la main qui se cramponne aux photomatons des yeux qui m'expliquent la durée des yeux assagis une latence imperceptible des gestes les plus quotidiens constitue ce qui se passe

cela suggère que ce n'est pas la première fois

À SOIR / SI J'ME TUE

comme dernier espoir il s'agirait que ceci soit la dernière fois que ça ne se termine jamais autrement en tout cas pas comme les autres fois peu importe ces rêves restreints les choses du passé nous égarent momentanément

revenir à mon corps tel qu'il se fait m'englobe vieillit tordu de toutes les années à fond perdus dans la peau rigidifiée sans cadre sans support sans avenir mais pour y revenir on écorche les murs le sol on y revient malgré nous malgré toutes les petites pillules qu'on imagine ingurgiter dans une nuit celle qui ne finit plus depuis si longtemps malgré toutes les seringues sales qui ont fracturé le tissu d'une seule veine bleutée parfois par moments on y croit plus ça passe entre les mains on a le temps d'être là pour les attendre pour tout prendre en manque absolu alors que les villes me transpercent sous les néons qui ploient pour illuminer dans le vide des espaces tendres l'accident une arme dans la poche nécessairement on y perd pas sa peau pour autant on tue mais on se rend sans avoir à trouver d'excuses de nouveaux retards inattendus ne plus avoir à chercher d'issue de porte ouverte

DON'T TALK OF HEARTACHES

en sortant d'une ville plusieurs trajets
s'amorcent indépendamment des valeurs du
moment

THERE'S BEEN SO MANY OTHERS SO MANY TIMES

d'une ville à l'autre les drogues changent
je change de forme d'humeur je m'exécute
je bois beaucoup trop de scotch ça dure trop
longtemps il y a un party qui ne finit jamais
dans les veines ça continue à force de forcer
d'une rue à l'autre ça finit par faire effet les
figures changent mais elles ont quand même
trop de suite dans les idées à mon goût de mon
point de vue rien ne dort vraiment peu importe
l'heure la destination on est rendu par terre
délaçé comme ça s'imagine quand on travaille
pour le temps d'y croire sans l'intention de
laisser quelque chose d'autre passer pour le
sommeil que je n'ai jamais connu par peur de
ne pas me réveiller c'est parfois très long de
retourner quelque part

IL TENTAIT DE REJOINDRE LA VILLE

quand je regarde vraiment je vois des villes
qui m'occupent les villes que j'ai temporairement
vidées de leurs contenus par effondrement dans
des bras empruntés pour une nuit même que cela
n'est plus possible pour une semaine un peu
d'argent une autre ville et le petit déjeuner
du lendemain matin

IL N'Y A QUE DES VILLES...

après le calme après la nuit il y a les disques
la pluie le tonnerre l'obstruction d'un volume
sans choix sans option il n'y a peut-être qu'un
seul disque qui rend ce que j'attends une
permission un saxophone peut-être une voix
et s'il n'y avait absolument que des villes
qu'est-ce qu'on en ferait des petites idées molles
qui ballottent autour de tous les centres vers une
même imbécillité en surface au moins il y aurait
assez de villes pour s'y retrouver un corps
intact dorénavant le seul rapport possible
entre toutes ces idées et ce travail à mesurer
entre les coups bas intentionnels ●



Daniel Guimond

* extrait d'un livre entièrement fait à la main par l'auteur
PROJECTILE DOUX éditions LIMIT^c,
Montréal, 1981.



RÉCIT GUERRIER (suite)

Nous sommes les héritiers des en-
fants du silence. Nous allons vous ra-
conter l'histoire de Pétale de Rose,
merveilleuse abeille qui s'allumait
lorsque toutes les bougies s'éteignaient,
qui s'éteignait lorsque tout resplen-
dissait. C'est un peu l'histoire de la vie
de ceux qui dînent dehors quand il
pleut et dont le parapluie n'est qu'une
corde à virer le vent.

Car nous voici la légende de celle
qui adorait la mousse d'urée et qui ne
se faisait pas prier pour faire des dé-
clarations pro-sauvetage.

P.D.R. dont on croyait que les pieds étaient un
voile ourlé est revenue en ville
depuis une semaine. Il est impossible depuis de ne pas être séduit par ses grandes
ailes translucides de coléoptère félin. Des désirs en conserve et des idées lui sortent
de la tête, c'est visible, il est inscrit dans son visage que cela la fait souffrir au
ventre. Même si elle voit le jour peu souvent, elle allait le soleil comme elle le ferait
pour son vieux gant et comme si elle avait eu des relations incestueuses avec lui, à
l'ouverture du bureau.

Les lieux de ces rencon-
tres sont les différents
casiers ou les blessures
béantes faites par une
machette évadée, dans
le coffre/congélateur
d'un ordinateur irrépro-
chable jusqu'à la plante
des pieds de son pro-
grammeur qu'il a sacrifié
dans cette boîte de
nouilles à la mousse d'u-
rée avec un peu de sauce
tomate vite faite.

À cause de cet imbrog-
lio digne d'une statue,
elle a absorbé des rémini-
scences qu'elle crache sous la forme de petits bonbons sculptés au visage de Beurk
quand celui-ci se montre franchement désagréable. Ces informations, elle les a
acquises de ses abeilles ancêtres, avant de sortir de l'oeuf encore intact quant à sa
sphère ventrale métallique, avec la foudre nouvelle de sa double condition
matrimofilliale. Au supermarché, elle est fabriquée de faux idéaux culinaires.
Parfois elle parle, et quelle éloquence, au moyen de sa seule voix (héritière de la
T.D. et de C.S., elle possède la recette du cri qui tue et tente de l'employer contre
l'employeur un soir d'hystérie collective) elle chasse les gosiers fureteurs de la
ruche et de ses limiers. La béquille au point, se vengeant de l'affront fait à la surface
qu'ils agglutinent, de l'autre main elle nous indique les carcasses d'abîme qui la
séparent de son compagnon, en dévorant gloutonnement la mer d'une rive à l'autre,
caressant les pieds de béton des Grands Tennismen. Elle se pourlèche les oreilles
bégaie philosophiquement. Une autre grue émet un petit croassement et avale les
carosces devant la surprise étincelante de la jeune héroïne de 18 pouces. L'idylle
manuscrit peut continuer entre elle-même et B.-autre. Il est l'heure de la réconci-
liation avec le bruit des cascades sur les carcasses puautes des automobiles,
clochardes caesaro papistes abandonnées par le porte-feuille d'une parenté
inexistante ou du moins absente. Le siffle d'un funambule remplit son rôle, Pétale
peut alors assister à la dernière forme de vie subsistant dans les environs, après
avoir placé de la monnaie dans un moniteur. La masse caramelleuse d'un autobus
s'éteint en savourant la tasse de gouffre traditionnelle. Pour se changer les idées, ce
soir elle ira danser et elle tentera de nouveau sans succès de réaliser l'exploit de sa
mère : tenir le peuple à genoux, au micro pendant 17 ans. Mais cela passera
inaperçu, elle ne sera qu'une simple abeille en quête de plaisirs socio-culturels. Déliée,
chauve, à la grue comme à la guerre, P.D.R. explose sur la piste de L.P., ses rétro-
fusées fonctionnent à capacité maximale. Elle décolle, subtilise pour elle-même son
train d'atterrissage. Son partenaire du moment, Claude Radin le meneur de singes
de papier, n'en redemande que pour le protocole.

